

Chapitre II

UN ÉTRANGER ET VOYAGEUR APPELÉ À VEILLER

Introduction

Dans la lumière du mystère de communion que nous avons essayé de mettre en évidence la dernière fois, nous allons continuer à entrer dans un regard de sagesse sur l'homme. Nous chercherons plus particulièrement à montrer sa condition en ce monde en tant qu'il est prédestiné à une vie qui n'est pas de ce monde.

1. Étrangers et voyageurs

« Ainsi donc, toujours pleins de confiance (de courage), et sachant que **demeurer dans ce corps, c'est vivre en exil loin du Seigneur**, car nous marchons dans la foi, non dans la (claire) vision... Nous sommes donc pleins de confiance (de courage) et préférons émigrer hors du corps et résider auprès du Seigneur » (2 Co 5, 8). La condition la plus profonde de l'homme sur cette terre est d'être « en exil »¹. Il ressent au plus profond de lui-même la nostalgie d'« autre chose », d'une « autre vie » qu'il recherche confusément sans la connaître vraiment : « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (cf. 1 Co 2, 9). Cette tension vers une réalité qui dépasse « infiniment » tout « ce que nous pouvons demander ou concevoir » (cf. Ép 3, 20) s'exprime en un gémissement intérieur : « **Aussi gémissons-nous dans cet état, ardemment désireux de revêtir par-dessus l'autre notre habitation céleste (...). Oui, nous qui sommes dans cette tente, nous gémissons, accablés (...)** »² (2 Co 5, 4). Même celui qui, comme saint Paul, est parvenu jusqu'à l'union mystique, ressent au plus profond de son être qu'il vit néanmoins toujours « en exil loin du Seigneur », privé

¹ On peut préciser ici que nous sommes en exil non seulement « loin du Seigneur » mais aussi **loin les uns des autres** : ce n'est que dans la claire vision de Dieu que nous pourrions nous voir clairement les uns les autres, que nous pourrions arriver à cette pureté, cette transparence, cette simplicité de relation qui permet une véritable unité des cœurs et des esprits. Autrement dit, on ne peut être vraiment en communion les uns avec les autres qu'en étant d'abord en communion avec les Personnes divines, c'est là **le mystère de la communion des saints**.

² Certes, tous ne gémissent pas de la même manière que saint Paul, c'est-à-dire en un gémissement plein d'espérance et d'amour, « attendant l'adoption filiale, la rédemption de notre corps » (cf. Rm 8, 23), un gémissement qui devient prière sous l'action de l'Esprit Saint (cf. Rm 8, 26) ; néanmoins, cet état intérieur qu'il décrit a quelque chose d'universel comme le montre aussi ce passage d'Isaïe laissant s'exprimer ceux qui suivent des « chemins tortueux » : « **Nous tâtonnons comme des aveugles cherchant un mur, comme privés d'yeux nous tâtonnons. Nous trébuchons en plein midi comme au crépuscule, parmi les bien-portants nous sommes comme des morts. Nous grognons tous comme des ours, comme des colombes nous ne faisons que gémir ; nous attendons le jugement, et rien ! Le salut et il demeure loin de nous** » (Is 59, 10-11).

qu'il est de la « claire vision ». En réalité il le ressent même plus fortement qu'aucun autre puisque, pour lui, « sa vie, c'est le Christ » si bien que « mourir représente un gain » (cf. Ph 1, 21). N'ayant plus d'autre vie, d'autre nourriture que cette communion intime avec le Père et le Fils, il ne peut qu'aspirer de tout son être à cette communion totale, à ce face à face qu'est la vision béatifique : « **Mon âme a soif de Dieu, le Dieu vivant, quand viendrai-je et verrai-je la face de Dieu ?** » (Ps 42(41), 3).

À propos des patriarches, nos pères dans la foi, l'épître aux Hébreux s'exprime ainsi : « *C'est dans la foi qu'ils moururent tous sans avoir reçu l'objet des promesses, mais ils l'ont vu et salué de loin, et ils ont confessé qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. Ceux qui parlent de la sorte font clairement voir qu'ils sont à la recherche d'une patrie. (...) Ils aspirent à une patrie meilleure, c'est-à-dire céleste* » (He 11, 13-16). À l'intérieur de la révélation du mystère caché de notre prédestination, il apparaît clairement, dans un regard de sagesse, que l'homme est « un étranger et un voyageur sur la terre ». Il n'a pas de ville en ce monde où s'établir, pas d'habitation où demeurer : sa cité « se trouve dans les cieux » (cf. Ph 3, 20). Nous sommes « étrangers », c'est-à-dire nous ne sommes pas « du monde » (cf. Jn 15, 19) même si nous sommes « dans le monde » (cf. Jn 17, 11). **L'homme « n'a pas où reposer la tête » (Lc 9, 58) en ce monde parce qu'il est fait pour reposer en Dieu, dans le sein du Père**, c'est là sa véritable demeure selon le dessein éternel de Dieu, « dès avant la fondation du monde » (cf. Ép 1, 4). Autrement dit, l'homme n'est pas fait pour s'installer sur cette terre, il demeure sans domicile fixe : son cœur est trop grand pour ce monde.

Parce que nous sommes « étrangers », nous sommes en même temps « voyageurs ». La vie de l'homme sur terre est une tension vers un but qui n'est pas de ce monde. Elle est un voyage, une attente. Nous attendons d'entrer dans le Royaume de Dieu. Nous sommes faits pour attendre et cela, non d'une manière toute passive, mais en nous tenant prêts, en demeurant éveillés et fidèles à notre poste. « *Soyez semblables, vous, à des gens qui attendent leur maître à son retour de noces, pour lui ouvrir dès qu'il viendra et frappera. Heureux ces serviteurs que le maître en arrivant trouvera en train de veiller !* » (Lc 12, 35-37). Tel est le regard de la Sagesse éternelle sur l'homme : il est un veilleur, un veilleur en marche qui peut dire comme saint Paul : « *Je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être, et je cours vers le but, en vue du prix que Dieu nous appelle à recevoir là-haut, dans le Christ Jésus* » (Ph 3, 14).

2. Un voyageur en marche

« *Si quelqu'un marche le jour, il ne bute pas, parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais s'il marche la nuit, il bute, parce que la lumière n'est pas en lui* » (Jn 11, 9-10). Quand l'Évangile nous parle de notre vie, il nous en parle comme d'une marche. L'homme est fait pour marcher³ parce qu'il est voyageur en ce monde. La marche naît de la tension, de l'attente. **L'homme est fait pour marcher debout, les**

³ Il est remarquable d'ailleurs de voir comment, dans l'Évangile, Jésus nous est présenté pratiquement toujours en train de marcher, sauf quand il s'assoit dans une barque pour enseigner les foules.

pieds sur la terre parce qu'il est « dans le monde »⁴, et **la tête levée vers le haut** parce qu'il n'est pas « de ce monde » : « *Songez aux choses d'en haut, non à celles de la terre. Car vous êtes morts, et votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu : quand le Christ sera manifesté, lui qui est votre vie, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui pleins de gloire* » (Col 3, 2-4). **La vie de l'homme est une marche** qui trouve son dynamisme secret dans l'espérance, c'est-à-dire dans une attente des réalités invisibles puisque « voir ce que l'on espère, ce n'est plus l'espérer » ; mais « espérer ce que nous ne voyons pas, c'est attendre avec constance » (cf. Rm 8, 24-25).

Autrement dit, l'action humaine est faite pour être vécue à l'intérieur de l'espérance. Plus encore, c'est dans l'espérance qu'elle doit trouver son principe dynamique premier. Comme nous en avons tous l'expérience, si l'homme agit, c'est toujours « en vue de », « tendu vers » quelque chose qu'il recherche ; et, selon le dessein éternel de Dieu, c'est la tension intérieure vers le Royaume qui doit être au principe de son action. En dehors de cette tension qui est celle de son cœur profond, l'homme marche mal, il se fatigue vite : « *Les adolescents se fatiguent et s'épuisent, les jeunes ne font que chanceler, mais ceux qui espèrent dans le Seigneur renouvellent leur force, ils déploient leurs ailes comme des aigles, ils courent sans s'épuiser, ils marchent sans se fatiguer* » (Is 40, 30-31). Sans espérance du Royaume, l'homme ne peut pas agir vraiment avec le cœur, avec les énergies du cœur, mais il est « livré aux passions » aveugles qui l'entraînent à « faire ce qui ne convient pas » (cf. Rm 1, 26. 28).

« **S'il marche la nuit, il bute (...)** ». Cette parole du Christ nous aide à comprendre que si l'homme marche sans connaître, sans voir le but véritable « n'ayant ni espérance ni Dieu en ce monde » (cf. Ép 2, 12), il bute fatalement, il ne peut que commettre des faux pas, des fautes. Il y a en effet des bonnes actions et des mauvaises actions, des actions qui nous rapprochent de Dieu et des actions qui nous en éloignent. Il « bute » : cela veut dire aussi qu'il ne sait pas bien prendre les choses, il ne sait pas s'en servir pour se rapprocher de sa fin. Il « réagit mal » à ce qui lui est donné de vivre en ce monde. À l'inverse, l'Écriture nous dit : « **Dans tout ce que tu fais, souviens-toi de ta fin et tu ne pécheras jamais** » (Si 7, 36) puisque « si quelqu'un marche le jour, il ne bute pas, parce qu'il voit la lumière de ce monde ». L'homme est fait pour agir, pour travailler dans l'espérance. En dehors de ce dynamisme et de cette lumière intérieure, il ne peut et ne devrait rien faire : « *Tant qu'il fait jour il nous faut travailler aux œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient où nul ne peut travailler* » (Jn 9, 4). On peut comprendre ici en quel sens le Christ, nous révélant le vrai visage du Père et notre destinée éternelle, peut dire : « *Je suis la lumière du monde. Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie* » (Jn 8, 12). Il est en effet « notre espérance » (1 Tm 1, 1).

3. L'homme veilleur

⁴ Et il ne doit pas fuir ce monde, mais au contraire l'accepter pleinement en acceptant sa condition de voyageur. En ce sens il doit, selon l'expression du psalmiste, « habiter la terre ».

Ainsi donc, nous voyons, dans un regard de sagesse, que l'action de l'homme dans ce monde visible est faite pour puiser son dynamisme intérieur le plus profond dans une tension vers une réalité invisible qui « n'est pas de ce monde » (Jn 18, 36). Autrement dit, tant qu'il demeure en ce monde, l'homme est d'abord fait pour veiller. On peut dire que c'est là son activité première dont dépend toutes les autres⁵. L'homme qui agirait sans veiller serait comme un homme qui marcherait en fermant les yeux, en dormant debout. Il « ne sait où il va » (cf. Jn 12, 35) et il ne peut que buter. Celui qui demeure, à l'intérieur même de toutes ses activités, tourné vers l'union divine, celui-là voit toute chose, toute situation selon sa vérité la plus profonde, c'est-à-dire comme chemin sous ses pas, occasion d'entrer plus avant dans le Royaume de Dieu : « Tout concourt, en effet, au bien de ceux qui aiment Dieu » (cf. Rm 8, 28), de ceux qui « cherchent d'abord son Royaume » (cf. Mt 6, 33). Le chrétien, c'est quelqu'un qui vit humblement les choses de la vie, comme tout le monde, mais en veillant : « *Je vous le dis, frères : le temps se fait court. Que désormais ceux qui ont femme soient comme s'ils n'en avaient pas ; ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas ; ceux qui sont dans la joie, comme s'ils n'étaient pas dans la joie ; ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient pas ; ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient pas vraiment. Car elle passe la figure de ce monde* » (1 Co 7, 29-31).

D'une part, l'espérance relativise tout, elle nous détache de tout en nous faisant sentir le vide de ce monde, sa fausseté en tant qu'il prétendrait combler lui-même le cœur de l'homme. « *Vanité des vanités, tout est vanité* » (Qo 1, 2). En ce sens, saint Jean n'hésite pas à dire : « *N'aimez ni le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. Car tout ce qui est dans le monde – la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la richesse – vient non pas du Père, mais du monde* » (1 Jn 2, 15-16). D'autre part, l'espérance nous permet, à l'intérieur de ce détachement radical, d'user et de jouir des choses selon leur vraie valeur, de n'en déprécier aucune, de savoir profiter de toutes⁶. C'est ainsi que nous passons « pour gens qui n'ont rien » alors que « nous possédons tout » (2 Co 6, 10).

⁵ **Pour beaucoup de « croyants », hélas, la vie du ciel demeure quelque chose d'abstrait.** Comment pourraient-ils l'espérer vraiment ? Ils pensent d'ailleurs, le plus souvent, qu'ils ont suffisamment de choses à faire sur terre pour ne pas avoir à se préoccuper de « l'au-delà ». Ce serait, à leurs yeux, une fuite que de garder son cœur et son esprit tournés vers le Royaume. Ils pensent ainsi être plus sages que ceux qui « planent ». Ils sont, en réalité, insensés : ils ne voient pas que tout sur terre prend sens à partir de l'espérance qui est comme inscrite au plus intime de notre cœur de par notre prédestination dans le Christ. Pour bien agir, il faut espérer fortement, d'une espérance véritable qui est un sincère désir de la vraie vie et non pas un refuge dans un au-delà imaginaire.

⁶ « Racheté par le Christ et devenu une créature nouvelle dans l'Esprit Saint, l'homme peut et doit, en effet, aimer ces choses que Dieu lui-même a créées. Car c'est de Dieu qu'il les reçoit : il les voit comme jaillissant de sa main et les respecte. Pour elles, il remercie son divin bienfaiteur, il en use et il en jouit dans un esprit de pauvreté et de liberté ; **il est alors introduit dans la possession véritable du monde, comme quelqu'un qui n'a rien et qui possède tout.** “Car tout est à vous, mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu (1 Co 3, 22-23)” » (*Gaudium et spes*, n° 37).

Regard de sagesse sur l'homme et son action

Tel est, dans un regard de sagesse, la condition de l'homme dans le monde : il en use, en jouit sans jamais pouvoir s'y arrêter⁷, en restant étranger et voyageur.

⁷ Ceux qui s'y arrêtent en pensant pouvoir s'y installer sont dans l'illusion. C'est à eux que s'adressent l'exhortation de saint Paul : « Déjà, vous êtes rassasiés ! Déjà vous vous êtes enrichis ! Sans nous, vous êtes devenus rois ! Ah ! Que ne l'êtes-vous donc, rois, pour que nous partagions, nous aussi, votre royauté ! » (cf. 1 Co 4, 8) et encore cet avertissement de l'Apocalypse : « *Tu t'imagines : me voilà riche, je me suis enrichi et je n'ai besoin de rien ; mais tu ne le sais donc pas : c'est toi qui es malheureux, pitoyable, pauvre, aveugle et nu* » (Ap 3, 17).